

L'esthétique du resserrement dans *Les Grands Soleils* de Jacques Ferron

Jonathan Livernois
Université d'Ottawa

Si l'on en croit Marcel Olscamp, Jacques Ferron, « [c]omme ses deux illustres prédécesseurs (Voltaire et Louis Fréchette), [...] prévoyait de connaître le succès grâce à ses talents de dramaturge » (1997, p. 337). Pourtant, l'écrivain ne sera jamais reconnu pour ses pièces, sans doute parce que son théâtre, comme le rappelait le comédien Marcel Sabourin, était « trop littéraire, passait difficilement la rampe lorsqu'il était mis en scène » (Olscamp, p. 337). L'accueil mitigé de la pièce qui nous intéressera ici, *Les Grands Soleils*, publiée d'abord aux Éditions d'Orphée, modifiée et présentée en 1968 au TNM dans une mise en scène d'Albert Millaire¹, en témoigne éloquemment. La pièce

¹ C'est la version que nous étudierons ici. Notons aussi que la pièce fut reprise en 1977 à Québec par Jean-Marie Lemieux, qui y fera plusieurs modifications. Bernard Andrès y verra d'ailleurs un lien avec l'élection du Parti Québécois, le

a été décrite par Martial Dassylva de *La Presse* comme une « œuvre verbale, parfois verbeuse, qui sacrifie plus que nécessaire sur l'autel de la littérature » (1977, p. D2, et 1968, p. 24; voir Lavoie, 1969, p. 185). Plusieurs critiquent plutôt son quatrième acte, qui vient complexifier inutilement l'action (voir Leblanc, 1982, p. 442; Major, 1968, p. 10; Mailhot, 1988, p. 232). Jean Basile, du *Devoir*, parle sans détour d'un « échec », d'une pièce qui « déploie une conception dramatique impossible à défendre » et qui exprime « des idées qui, hélas, sont déjà dépassées » (1968, p. 13). Pis encore, un spectateur écrit dans *Le Devoir* qu'il sait « plus d'un spectateur qui ayant fait l'effort de réintégrer son fauteuil après l'entracte n'a pu résister au sommeil » (Chalvin, 1968, p. 5). D'autres furent plus enthousiastes : André Major parle d'un « spectacle folklorique et politique » et croit qu'on « peut difficilement imaginer une meilleure présentation, une distribution aussi bonne, un dispositif scénique [...] plus efficace » (1968, p. 10). Pierre de Grandpré y reconnaît quant à lui « du vrai théâtre engagé » qui rappelle, avec une couleur moderne, « une littérature qui avait cours et que naguère encore on appelait avec mépris "patriotarde" » (1969, p. 219).

Le lecteur d'aujourd'hui n'aura pas beaucoup de peine à comprendre les raisons de cet échec relatif. Il notera sans doute la confusion des époques à l'œuvre dans cette pièce, confusion

15 novembre 1976 : « Sept mois s'étaient écoulés depuis le 15 novembre 1976 et l'on tenait à souligner le fait. Toute la production s'en ressentit. Alors que le texte original, tout comme la version de 1968, se présentait comme une vaste réflexion sur le nationalisme à partir des troubles de 1837, la dernière production de la pièce se trouve plutôt orientée vers une consécration de la figure mythique de Papineau. » (1977, p. 148) On note d'autres reprises, comme celle du 24 mai 2010, jouée devant le monument Chénier par une troupe d'étudiants du Cégep du Vieux Montréal.

qui a certainement déstabilisé plus d'un spectateur en 1968. L'action semble d'abord se dérouler à Montréal autour du monument Chénier et de « la gare Viger », fermée depuis 1951. Dans le quatrième acte, on parle aussi de Pepsi, de la guerre de Corée, des fours crématoires et d'Hiroshima. Nous sommes donc dans les années 1950? Rien n'est moins sûr. Sur la scène, il y a aussi le cabinet du docteur Jean-Olivier Chénier, héros de la bataille de Saint-Eustache, et son jardin où poussent ces tournesols géants qu'on appelle grands soleils. Nous sommes donc en 1837? Rien n'est moins sûr. Au début de la pièce, le narrateur donne une leçon d'histoire et rappelle, dans cette phrase quelque peu confuse : « Le 7 mai 1837, [Papineau] entreprend une tournée — Lévesque qui le conduira jusqu'à l'assemblée des six comtés, des quatre-vingt douze résolutions, pas très loin de la révolution, lui qui n'était d'abord qu'un parlementaire indigné » (Ferron, 1990, p. 390. Désormais *GS*) Si la date du 7 mai est bien celle de l'Assemblée de Saint-Ours, où Papineau fut d'ailleurs absent, le spectateur se questionnera longuement sur l'identité de ce « Lévesque² ». Il est justice de se demander s'il ne s'agirait pas de cet ancien ministre libéral sur le point de fonder un parti politique. La description de Papineau en « parlementaire indigné » et « pas très loin de la révolution » sied aussi au René Lévesque de 1968, d'autant plus que la structure de la phrase, ambiguë, laisse planer le doute. Donc, à quelle époque sommes-nous?

Temps tordu

² Les patriotes dont le patronyme est Lévesque et qui sont identifiés par Mesnier (2002, p. 301-302) ne semblent pas correspondre au mystérieux personnage dont parle Ferron.

Dans *Les Grands Soleils*, comme dans plusieurs romans de Ferron, la ligne du temps semble pliée et dépliée à la guise de l'écrivain. L'histoire est un matériau tordu³. Le temps n'est pas linéaire; il est cyclique. L'Hérault, dans *Jacques Ferron cartographe de l'imaginaire*, le donne à penser :

Certaines images — le pays, la naissance, les Amérindiens, etc. — sont comme le caillou jeté dans la mare qui engendre des cercles concentriques sur toute la surface. Elle sont le point fixe à partir duquel se dessine la spirale. L'image ne s'éparpille pas, mais revient toujours sur elle-même, ou plutôt s'élargit progressivement. Son élargissement est sa profondeur. La figure du « robineux » ramène donc à une loi fondamentale de l'imaginaire ferronien : le mouvement rectiligne y est toujours dépossédant, tandis que le mouvement circulaire, sinueux, engendre la profondeur et la signification. (1980, p. 163)

S'il est vrai que le retour du même « engendre la profondeur et la signification », c'est peut-être parce qu'il est propice à la transmission, à la perpétuation d'une mémoire riche d'enseignements. En contrepartie, il peut aussi empêcher l'éclatement de formes nouvelles. Entre ces deux possibilités, Ferron en arrive, dans *Les Grands Soleils*, à ce que nous décrivons comme une *esthétique du resserrement*. Cette dernière tire le meilleur parti possible du régime temporel qui perdure ici et duquel, nous croyons, la culture québécoise n'est pas sortie : un

³ Leblanc (1982, p. 441) croit que « Jacques Ferron rétablit la vérité historique jusque dans ses détails (la relation Chénier-Élizabeth, le rôle historique du clergé qui condamnera la rébellion, le récit des batailles elles-mêmes) ». Nous croyons bien plutôt que Ferron se sert de l'histoire comme d'un matériau littéraire qu'il peut modeler et travestir à sa guise. La vérité historique est sans cesse bafouée dans cette pièce, et cela n'est pas innocent, nous le verrons. Comme Mercier (1999, p. 192), nous croyons que « la fiction devient [...] non pas la simple marque de l'écrivain et de sa fantaisie, mais un véritable mode de saisie et d'expression de la conscience collective ».

régime cyclique qui n'aboutit pas, qui repousse sans cesse l'achèvement propre au temps linéaire; un temps qui, paradoxalement, n'enseigne presque plus rien, qui charrie indistinctement traditions vivaces et mortifères, lesquelles sont difficilement dissociables à cause d'une conscience historique inconséquente et déficiente.

D'emblée, dans *Les Grands Soleils*, on constate que le retour du même ne peut survenir que parce que quelque chose, en cours de route, meurt. Comme le dit le personnage de Sauvageau à son comparse Mithridate, ces deux clochards qui habitent le Square Viger depuis des temps immémoriaux : « La saison, elle, dit que si le grain ne meurt, il n'y aura point de moisson. Dans l'immédiat, je n'appréhende rien de bon. » (GS, p. 482) On aura bien sûr reconnu une référence directe à l'Évangile selon saint Jean : « si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd; et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle. » (Jn 12 24-25) Laurent Mailhot a bien vu la signification de ce cycle, évoquant un autre passage révélateur :

c'est le grand cérémonial qui commence, c'est-à-dire la « transformation d'une petite défaite en victoire », les rites de la concentration et du prolongement, la stratégie du recul et de l'assaut. [...] Hommes et images semés, plantés en terre comme des héliotropes, dispersés et recueillis. [...] Le soleil peut bien s'obscurcir, comme au jour de la bataille de 1837, ce n'est que « décence de la saison ». [...] D'autres *soleils* reflouriront. Les « fleurs ont tourné à la graine et penchent vers la terre. L'espoir tombe et cherche à s'ensevelir : ne faut-il pas mourir pour renaître? » (1988, p. 236)

Voilà qui pourrait tendre à transformer la défaite du docteur Chénier en victoire à venir pour tout un peuple. Comme le dit

encore Sauvageau : « Les morts sont patients; d'autres soleils fleuriront; ils verront la patrie que vous [Chénier] aurez fait naître. » (GS, p. 496) Il ajoute : « Si l'on vous a oublié, [la patrie] attendra derrière les collines que votre mémoire revienne. Quand les feux s'allumeront, ils brilleront pour vous. » (GS, p. 497) Cette réflexion du personnage rappelle bien sûr la volonté qu'a Ferron au cours des années 1960 : substituer le personnage de Chénier à celui de Dollard des Ormeaux, élevé frauduleusement au statut de héros national par un clergé refusant de reconnaître la gloire d'un brigand excommunié. À en croire le personnage de Ferron, qui relaye son créateur (à moins que ce soit le contraire), sans le retour d'une certaine justice mémorielle, la victoire (la patrie) n'advient pas.

L'esthétique du resserrement

Voilà qui n'est pas sans constituer une sorte de paradoxe du temps cyclique : d'un côté, le grain doit mourir pour qu'il y ait des fruits et d'autres soleils, ce qui signifie, dans le contexte des *Grands Soleils*, que la défaite et ses morts doivent être bien enterrés pour que la victoire soit envisageable. D'un autre côté, la victoire ne peut exister sans le rappel du passé puisque la patrie « attendra derrière les collines que [la] mémoire [de Chénier] revienne ». Les morts ne sont jamais tout à fait morts ici, sorte de revenants de l'histoire nationale qui peuplent l'imaginaire de l'écrivain, qui grèvent un présent qui n'aboutit pas. Jean-François Hamel, dans *Revenances de l'histoire*, a bien mis en relief ce paradoxe ou cette aporie en s'attachant au *18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Marx y écrivait ceci, que Hamel cite aussi : « Les révolutions antérieures avaient besoin des réminiscences historiques pour se dissimuler à elles-mêmes leur propre con-

tenu. La révolution du XIX^e siècle doit laisser les morts enterrer leurs morts pour réaliser son propre objet. » (Marx, 1976, p. 18) Même si Marx en appelle ici à des révolutions qui « se critiquent elles-mêmes constamment », « reviennent sur ce qui semble déjà accompli pour le recommencer à nouveau » (1976, p. 19), c'est-à-dire permanentes et autotéliques, toujours neuves, le philosophe ne pourra éviter de convoquer à son tour les fantômes du passé, les révolutions antérieures, toute une série de références historiques qui alimentent son récit. Hamel a compris ainsi cette situation :

il semble que *Le Dix-huit brumaire* soit structuré, au moins en partie, comme le récit du deuil de l'*historia magistra vitæ*. Appelant lui-même les revenants pour mieux les revoquer, Marx retraverse en quelque sorte l'écroulement d'un régime d'historicité antérieur en espérant se libérer de la répétition pathologique que les poétiques de l'histoire qui y demeurent fixées en sont venues à provoquer. Car il s'agit bien de « laisser les morts enterrer les morts » dans la poésie du futur, c'est-à-dire de dégager l'action historique de la répétitivité que l'*historia magistra vitae* conférait aux événements exemplaires du passé. Les contradictions flagrantes et les tensions manifestes entre différents passages du *Dix-huit brumaire* rendent d'ailleurs compte de la coexistence dans le même texte d'un affect mélancolique tourné vers le passé, ressassant la perte d'un certain ordre du temps par la multiplication des esprits et des spectres, et d'une reconnaissance endeuillée orientée vers le présent pour autant qu'il diffère de l'ensemble de l'histoire qui l'a précédé. (2006, p. 133-134)

On peut, au premier abord, imaginer une situation analogue dans le cas des *Grands Soleils* : espérer que les morts seront bel et bien enterrés, que leur défaite, oubliée, engendrera la victoire neuve et sans précédents; construire néanmoins son récit en convoquant les fantômes du passé. Cela dit, à la différence (majeure) de Marx, Ferron n'espère pas « se libérer de la répétition patholo-

gique » qu'engendre le régime ancien d'historicité⁴, cyclique, construit autour de l'idée d'*historia magistra vitæ*. Ce serait bien plutôt le contraire. Dans le contexte québécois que nous évoquons il y a un instant, Ferron semble comprendre qu'il ne peut se dégager du temps cyclique et qu'il doit essayer de créer des formes neuves à même les matériaux de la tradition, qu'il faut déjà essayer de reconnaître. Il n'écrit pas « le récit du deuil de l'*historia magistra vitæ* », comme le dit Hamel. La « permanence tranquille » (Pierre Vadeboncœur) d'un peuple borgne n'est pas facilement ébranlée. Pour ce faire, on constate chez Ferron une sorte de logique qui permet l'appropriation du passé et la libération de son potentiel révolutionnaire : *l'esthétique du resserrement*. Ferron rapproche les hommes de toutes les époques, les concentre — pour parler comme Laurent Mailhot — jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'un centre, qu'une sorte de soleil irradiant. En ce sens, la description de l'incendie de l'église de Saint-Eustache, dans *Les Grands Soleils*, est tout à fait significative et montre comment la littérature peut réduire la ligne du temps en un point focal où tout devient à la fois familier et puissant : « Comme un tison qui s'entoure de ses cendres, l'église se con-

⁴ Hamel réfère ici aux régimes d'historicité mis en relief par l'historien François Hartog (2003). Il résume ainsi le passage des régimes : « Le régime chrétien d'historicité, selon lequel le temps historique est inféodé à l'éternité sous le mode de la promesse et de l'attente de la fin, domine largement le Moyen Âge et survit dans certains discours bien au-delà, au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Le régime ancien d'historicité, qui caractérise l'imaginaire européen de la Renaissance à l'ère des révolutions, inscrit l'expérience dans une longue durée au sein de laquelle la puissance unificatrice de la tradition joue le rôle de fondement ontologique dévolu à l'éternité dans le régime chrétien. Enfin, le régime moderne d'historicité, né de la Révolution industrielle et de l'héritage des Lumières, se définit par la fascination pour l'avenir, par le coefficient d'accélération conféré au devenir et par le rejet plus ou moins radical des expériences issues de la tradition. » (Hamel, 2006, p. 28)

centrait sur elle-même. L’ostensoir comme un grand soleil, Dieu dans la fleur des sauvages. » (*GS*, p. 536) Cette image d’un ostensor tel un soleil irradiant, qui n’est pas sans rappeler ces soleils que l’on trouvait autrefois sur les croix de chemin québécoises⁵, a bien sûr une dimension christique. De la crucifixion et à la résurrection, comme si la défaite d’ici-bas était liée à la victoire dans l’éternité ou, à tout le moins, de la (très) longue durée d’un cycle infini. Il y a là un sens du rituel que Ferron respecte⁶.

Les défaites qui deviennent des victoires

On peut identifier une première conséquence au resserrement : les défaites finissent par engendrer les victoires. Comme le dit Mithridate :

Ce fut en effet une bien longue bataille, et elle en a fait des morts, le temps qu’elle a duré, tu t’imagines! Mais ces morts-là laissaient leurs armes à ceux qui n’en avaient pas, aux survivants, aux survenants, aux enfants. Il en a fallu de la patience

⁵ Ferron, répondant à Jean Basile qui avait eu des mots très durs sur *Les Grands Soleils*, y voyant notamment la « symbolique solaire aryenne » et les « croix gammées » (1968, p. 13), écrivait dans *Le Devoir* du 14 mai 1968 : « Dans mon pays, on a déjà œuvré sur le symbole, mais à partir de la croix celtique que nous devons aux Irlandais. Au cercle de cette croix (qui représente le soleil, signe de vie, derrière la croix, signe de mort), on ajoutait des petits rayons en bois; le soleil s’en trouvait encore plus clairement représenté. Il y avait gradation de la croix latine à la croix celtique, de la croix celtique à la croix québécoise. Un degré de plus et c’était l’ostensoir où la croix est en train de disparaître dans la lumière. Que les grands soleils aient pour moi quelque chose de liturgique, quel mal à ça? Je suis imprégné de christianisme, je n’y peux rien. » (1985, p. 261)

⁶ « En reprenant les structures initiatiques, Ferron est tout à fait fidèle au sens de ce rituel. Ce qu’il met d’abord en valeur, c’est le mouvement même de la mort à la vie, de la Nuit au Jour, qui fait l’essentiel de sa symbolique et de celle de l’initiation qui est, pour reprendre une explication succincte de M. Éliade, “le passage, par le truchement d’une mort et d’une résurrection symboliques, de la nescience et de l’immaturité à l’âge spirituel de l’adulte”. » (L’Hérault, 1980, p. 212)

aux générations, de la ruse, des détours, de l'obstination, du courage, pour mûrir une défaite et la transformer en victoire!
(GS, p. 539)

Les morts laisseront leurs fusils aux survivants : reprenant les paroles que Chénier aurait prononcées avant la bataille de Saint-Eustache, lesquelles furent relayées par les récits de F.-X. Garneau, de L.-O. David et de L. Fréchette⁷, Ferron amplifie ces circonstances héroïques à tout un peuple⁸, pris au cœur d'un cycle de traditions et de défaites, enrichies de tout le poids narratif des grands historiens et écrivains du Canada français⁹. Tout à coup, dans une perspective qui désarticule la ligne du temps et la retourne sur elle-même, ce peuple défait est à l'avant-garde d'une sorte d'armée spectrale, « ceux d'avant, les chevaux prophétiques, ceux d'arrière, laquais de cimetièr », dit encore Mithridate, rappelant qu'eux aussi « tirent, tirent » (GS, p. 458)! La victoire sourdra grâce à tous ces morts mal enterrés. Si l'on en croit Sauvageau, les tombes ne se renferment jamais dans cette pièce : « Les revenants n'aiment pas revenir et préféreraient dormir en paix dans une mort juste. Tu peux essayer de mettre une pierre sur leur tombeau! » (GS, p. 459)

L'esthétique du resserrement rapproche toujours plus les revenants des vivants, les rend de plus en plus contemporains; elle permet en outre une sorte de mûrissement de la défaite en victoire. Nul doute que cette dernière idée est héritée, du moins

⁷ Voir Garneau, 1852, p. 279; David, 1937, p. 49; Fréchette, 1908, p. 262, v. 47-49.

⁸ L'Hérault remarque la même chose (2000, p. 90-91).

⁹ « [...] Mithridate est surtout au cœur d'un dispositif narratif complexe qui vise, au contraire de Fréchette, à faire saisir l'événement à travers la pluralité des récits "historique", "légendaire", etc. Ainsi fait-il contrepoint tout au long de la pièce à un narrateur neutre — le discours de l'historien en quelque sorte — qui donne la séquence des faits et situe l'événement dans son contexte sociopolitique. » (L'Hérault, 2000, p. 101)

en partie, de Louis Fréchette, dont les œuvres constituent l'intertexte vivant des *Grands Soleils*, comme l'ont montré les travaux de L'Hérault¹⁰, qui parlent même d'une « véritable intention de réécriture » (2000, p. 99). Il faut rappeler les propos de Ferron sur sa découverte de l'auteur, lorsqu'il était encore enfant :

Fréchette, mon premier auteur, c'est le chantre initial un peu fou que rien ne déçoit, que rien ne rebute, de la victoire qui s'accomplit lentement en dépit des défaites. Les défaites sont des péripéties nombreuses et regrettables d'une victoire unique qui se perpétue pour l'honneur de mon père et la gloire hautaine de ma mère. Fréchette, à sa façon naïve, c'est le chantre de l'obstiné recommencement de la vie. (Ferron, 1987, p. 106; voir Olscamp, 1997, p. 100)

Le récit de Fréchette, expression obstinée du cycle de la vie, vient donc étoffer celui de Ferron; la description de la bataille de Saint-Eustache est même copiée¹¹ sur celle du poème « Chénier¹² », où on trouve ces vers particulièrement éclairants pour notre propos : « Aux clameurs des Anglais d'épouvantes saisis / Ensanglanté, farouche, au bord d'une fenêtre, / On voyait tout à coup comme un spectre apparaître / Et lancer aux vainqueurs, dont sa haine fait fi, / Un dernier coup de feu dans un dernier

¹⁰ L'Hérault, qui pêche parfois en surinterprétant les liens entre les textes de Fréchette et la pièce de Ferron, montre néanmoins que « Ferron trouve chez Fréchette non seulement le héros et l'action des *Grands Soleils*, mais aussi des éléments fondateurs de sa symbolique du renouvellement de la vie, dont la figure des grands soleils est emblématique. » (2000, p. 83). Il traite notamment de leur héliotropisme commun (voir 2000, p. 94-95).

¹¹ Comme l'a bien dit Jean Marcel : « les *Grands Soleils* ne constituent pas une pièce sur l'histoire de 1837, mais un récit théâtral sur la narration que se fait la collectivité des événements de 1837 » (Marcel, dans L'Hérault, 1980, p. 214).

¹² « Dans *Les Grands Soleils*, la description de la bataille de Saint-Eustache suit de très près le texte de Fréchette. C'était à une époque où le patriotisme n'était pas noir, mais chaleureux et libéral. » (Ferron et L'Hérault, 1997, p. 177)

défi! » (1908, p. 265, v. 105-109). Que peut bien représenter ce spectre? Fréchette ne décrit pas seulement un patriote qui saute depuis les fenêtres de l'église en feu et qui défie les habits rouges : ce spectre représente aussi et surtout le défi de tout un peuple, lequel annonce la défaite de l'ennemi, momentanément gagnant. Peu importe le 14 décembre 1837 : par une sorte de renversement aux accents bibliques, qui rappelle la parabole des ouvriers de la onzième heure, la défaite, toutes les défaites, se transformeront tôt ou tard en victoire¹³. Le cycle, chez Ferron et chez Fréchette, vient rouvrir les tombes mal fermées des perdants d'hier; les défaites s'allègent et finissent par faire advenir la victoire. C'est « l'obstiné recommencement de la vie ».

Allègement et familiarisation

On peut relever au moins deux autres conséquences du resserrement, liées à la transformation de la défaite en victoire : il

¹³ Lucie Robert constate aussi un renversement de la défaite en victoire chez Fréchette, du plan personnel au plan collectif : « Comme *Félix Poutré, Papi-neau* met en scène des personnages qui cherchent à "réaliser ce qu'[ils n'ont] pu obtenir par les armes". Poutré accusait une petite victoire sur les représentants de l'État despotique. Dans ce cas-ci, c'est Rose et Hastings qui, par leur mariage, réussissent l'union des "deux races", comme une sorte de sublimation du conflit à l'origine des Rébellions. Nous avons donc ici la répétition d'une même structure fondamentale : à l'échec du programme collectif (les Rébellions) répond le succès d'un programme individuel qui agit comme une synecdoque et qui, par là, parvient à transformer une défaite en victoire. » (2003, p. 23) Robert croit en outre que Ferron a repris le flambeau de Fréchette : « Soulignant, cent ans plus tard, sa filiation avec le théâtre de Fréchette, Ferron parvient ainsi à accomplir le projet que s'était initialement fixé le poète : transformer une défaite en victoire. Il y parvient, à distance, en ouvrant l'avenir sur l'histoire du peuple en tant que collectivité, histoire encore à écrire et même à accomplir. » (p. 26)

réduit la charge mortifère des défaites; il permet aussi une *familiarisation* avec les événements et les personnages de l'histoire nationale, bref une appropriation des traditions et du parcours du peuple, concentrés en un soleil irradiant. Dans *Les Grands Soleils*, Ferron ne voit pas les risques que Hamel identifiait à partir du *18 Brumaire de Louis Bonaparte* :

Le risque est alors de laisser l'histoire revenir sur elle-même, de transformer sa linéarité en un souffle cyclique qui raconterait toujours à nouveau, jusqu'à la parodie, des narrations antérieures plutôt que de constituer de nouveaux récits, de nouvelles mises en intrigue à partir des événements qui y sont racontés. (2006, p. 119-120)

Ferron ne craint pas la répétition de l'histoire et de ces récits multiples, ceux-ci pouvant glisser vers la parodie. Il réactive cet enchevêtrement infini d'événements et de récits, y cherche des effets comiques et permet du même coup une sorte d'allègement de la défaite initiale. Retenons, à titre d'exemple, le cas du « personnage » de Félix Poutré. Voyons d'abord la réalité historique : le patriote Poutré, personnage historique, aurait feint la folie pour être libéré de la Prison du Pied-du-Courant en 1839. Ses mémoires, *Échappé de la potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État canadien en 1838*, parus en 1862, furent un succès énorme (voir Fauteux, 1950, p. 354, et Collin, 2003¹⁴), amplifié par la pièce de Louis Fréchette, *Félix Poutré*, que Ferron

¹⁴ Proche de Jocelyn Létourneau, qui dirigera d'ailleurs sa thèse de doctorat sur Chénier, Marc Collin interprète assez largement et librement la trahison de Poutré : « La portée de la contradiction entre "l'infatigable joueur de tours" et le "fielleux faux patriote" dépasse donc le simple cas de Félix Poutré. Il y a dans les *Souvenirs* trois histoires qui se superposent : celle du personnage fictif qui échappe à la pendaison en faisant semblant d'être fou, celle du délateur qui dissimule sa trahison en inventant cette histoire, et celle de tout un peuple qui, en réponse à une situation sans issue, tire son épingle du jeu en adoptant une stratégie comparable. » (2003, p. 140)

connaissait bien¹⁵. La vérité viendra néanmoins dès la fin du 19^e siècle chez Benjamin Sulte et se confirmera au début du siècle suivant chez l'historien Gustave Lanctôt : le héros qui avait soi-disant dupé ses geôliers était finalement un espion du parti loyal (Lanctôt, 1948, p. 201-224). Du héros qui trompe les Anglais à l'homme déchu qui a trompé les siens, le parcours est celui de la victoire à la défaite. Ferron n'en réussit pas moins à s'approprier le personnage historique en en faisant un personnage de sa pièce. Il peut, du même coup, alléger sa charge dramatique, voire la désamorcer à force d'effets comiques qui disqualifient la fausse victoire du tricheur. En ce sens, Ferron se permet de travestir la réalité historique, ce que peu de commentateurs ont noté malgré leur intérêt pour le personnage¹⁶.

¹⁵ En 1976, Ferron écrivait : « Le théâtre qui est le reflet d'un milieu est sanctionné par ce milieu. Au siècle dernier, le *Félix Poutré* de Fréchette a triomphé longtemps, jusqu'à ce que Laurier en interdise la représentation s'étant rendu compte que le héros était un agent double! Dans cette pièce où le personnage principal joue la folie, le peuple québécois s'est montré à lui-même combien il peut être rusé, fourbe et que ce sont-là ses armes beaucoup plus que sa force. » (2006, p. 587) Voir aussi Ferron et L'Hérault, 1997, p. 129 et 233.

¹⁶Ce qui n'a pas manqué d'engendrer des interprétations pour le moins étonnantes, comme celle, toute politique, de Donald Smith : « Ferron, lui, utilise Poutré pour typifier le Canayen opportuniste et veule. [...] Il ne représente pas uniquement le colon du dix-neuvième siècle; Poutré est l'exemple typique d'une trahison nationale de n'importe quelle époque : il admet lui-même d'ailleurs qu'"une semaine, un an ou un siècle, le temps n'est rien" (33). Félix Poutré, Canayen à double face, illustre le patronage qui fait que même aujourd'hui certains Québécois se disent indépendantistes à telle personne (leur "ami") et fédéraliste à une autre (leur "boss"). » (1976, p. 306) L'Hérault croit quant à lui que « Ferron reprend le personnage là où Fréchette l'avait renié quand il apprit que Poutré n'était pas le patriote qu'il prétendait être mais un délateur. » (2000, p. 107) Dans sa thèse de doctorat consacrée à la représentation de Chénier, Collin reconnaît la « bonne idée » d'intégrer la figure de Poutré dans la pièce, mais croit que Ferron nie « les problèmes les plus lourds que cet héritage pose à la conscience historique québécoise », parce qu'il harmonise et réduit l'écart entre les positions respectives des personnages plutôt que de les exacerber ou de tout simplement les représenter afin de mettre en relief « le

En ce sens, Félix Poutré, décrit dans la pièce comme « un habitant canadien dans la cinquantaine » (*GS*, p. 371), n'avait, dans les faits, que vingt-trois ans lors de la bataille de Saint-Eustache. Il est aussi, dans le texte de Ferron, un « habitant du Brûlé, à Saint-Eustache des Deux-Montagnes » (*GS*, p. 407). Le « vrai » Poutré habitait bien plutôt dans la région de Saint-Jean-sur-Richelieu. Que signifient ces changements? On peut d'abord croire que le changement géographique procède justement de cette concentration de l'histoire des Patriotes autour de l'église de Saint-Eustache, dont l'incendie représente le soleil irradiant de la victoire. Le changement d'âge élève Poutré au statut de père, voire de « père Noé de notre pays, après le déluge de l'Atlantique, un plus grand personnage que la pièce ne le montre » (*GS*, p. 382). Le tricheur aura ainsi une descendance qui pourra rembourser les dettes de son père¹⁷, fût-ce en le répudiant et en le jetant dans la fange. François, le fils que Ferron a imaginé pour Félix Poutré, est aussi chargé d'une symbolique assez lourde : « François, le Canadien errant de l'Amérique, de la bataille de Saint-Eustache, du front de Normandie, de la guerre de Corée, le zouave, le mercenaire, le Vandoze, le timide, l'inquiet, le proscrit, dont l'exil cessera bientôt, le jour même qu'il aura un pays. » (*GS*, p. 382) Le conflit entre le père et le fils se joue donc à un niveau qui les dépasse: d'un côté, le père *ra-toureux* qui ne cherche qu'à cultiver sa terre et à maintenir une existence morne et sécuritaire; de l'autre côté, le fils sans terre

problème de la division des Québécois (entre indépendantistes et fédéralistes) » qui « demeure aussi aigu sinon davantage à l'époque où écrit Ferron qu'il ne l'était en 1837 ». (2006, p. 87-88) Collin lit plutôt maladroitement l'œuvre de Ferron, comme si celle-ci était tenue d'alimenter les hypothèses du chercheur, ce qui constitue une sorte de pétition de principe analytique.

¹⁷ « On l'avait trop vanté dans le passé. Aujourd'hui, il n'en mène pas large, c'est qu'il doit rembourser. » (*GS*, p. 382)

et sans racines, celui que Mithridate décrit comme le « Fils abandonné en tous les hommes qui meurent abandonnés, qui meurent toujours seuls et abandonnés au milieu de la vie proliférante, de la communauté réjouie et des paradis retrouvés », celui qui « était à Saint-Eustache », « dans tous les fours crémateurs », « à Hiroshima, à Dresde, à Hanoi » (*GS*, p. 536). Ici, la répétition des récits vient donner sa chance au fils : la grande trahison du père, au fil des récits, s'efface au profit d'une roublardise mineure, facilement démontable : le personnage Poutré manœuvre pour ne pas payer le baptême de son dix-septième enfant. Félix Poutré devenu personnage n'est pas menaçant : son fils peut ainsi le capturer et le conduire à Chénier, qui lui dira : « On dit que vous êtes un beau danseur, un maître en pirouettes, que vous tournez si vite que les Chouayens vous trouvent un derrière loyaliste alors même que vous faites risette aux Patriotes. Et vice versa. Je ne voulais pas mourir sans vous avoir vu gigner. » (*GS*, p. 499-500) Tout se passe comme si le « personnage » Chénier avait lu la pièce de Fréchette ou les mémoires du « vrai » Poutré, ce dernier y racontant comment il avait feint la folie en prison en faisant « des contorsions, des gambades¹⁸ » (Poutré, 1884, p. 97). La répétition des récits et la circularité du temps permettent au personnage de Chénier de non seulement connaître la vérité, mais aussi de retourner vers le traître ses soi-disant victoires contre l'ennemi. La parodie dédramatise les faits, à telle enseigne que dans le quatrième acte, la gigue repart de plus belle mais prend un tout autre sens. Certes, la danse de Poutré est toujours risible, mais cette fois-ci, elle participe plutôt d'une fête, celle de la victoire : « le pays est à nous » (*GS*, p. 544), annonce Mithridate à Chénier. Poutré se

¹⁸ L'Hérault (2000, p. 108) note la même chose.

retrouve tout à coup « l'ami » de Chénier (GS, p. 545). Même si la substance de ce quatrième acte est plutôt absconse, force est de constater que Poutré est sauvé par un « souffle cyclique » qui ne craint pas la farce.

La dédramatisation à l'œuvre dans *Les Grands Soleils* passe aussi par la relation des événements qui menèrent aux Rébellions de 1837 et de 1838. Le narrateur de la pièce s'exprime ainsi :

Un grand garçon sort de la maison, il n'a pas dit son nom, il rencontre Craig et Witherall, il est à pied, ils sont à cheval; il se rend compte qu'il n'est ni un ni l'autre : ça, c'est possible; il note en même temps qu'ils n'ont aucune considération pour lui : ça, non! Il faudra débarquer. Alors commencent les petits incidents, les petits incidents font les grands.

Poêle à deux ponts! De la couchette à trois matelas aux quatre-vingt-douze résolutions, il y en aura eu de la progression! Quand l'année 1837 arriva, elle était attendue. (GS, p. 385-386)

Subitement, on passe d'une chanson traditionnelle, gaie et familiale, à la rébellion qui couve. Pas d'explications politiques complexes ou emberlificotées : 1837 constitue un événement simple qui va de soi, lequel on doit pouvoir s'approprier sans difficulté. Chez Ferron, l'événement est même doublement familial. Lisons cet extrait de *L'Appendice aux confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell* :

D'âge à marcher au catéchisme, il le faisait pieds nus jusqu'aux premières maisons du village, tenant ses souliers et ses chaussettes à la main, et fut souvent dépassé, timide et honteux, par des cavaliers et des écuyères aux bottes luisantes, montés sur des bêtes nerveuses, de tout autre allure que le petit cheval canadien; ces cavaliers et leurs dames cheminaient tout en devisant en anglais et, Dieu merci! ne daignèrent jamais lui jeter un regard. Après leur passage, il repartait vers l'église sur le mauvais pied, plein d'envie pour ces privilégiés et quelque peu mécontent d'un Dieu qui ne lui accordait pas ce luxe, ces élé-

gances, et le gardait pieds nus dans la poussière¹⁹. (Ferron, 1990, p. 176-177)

L'extrait est presque identique, sauf que l'enfant de ce passage est le père de Ferron. En transposant cet « événement » dans *Les Grands Soleils*, en associant le marcheur à Chénier²⁰, l'écrivain s'approprie en quelque sorte le passé, en fait une histoire de famille²¹. 1837 est plus que jamais familier pour l'écrivain, lequel se permet même de recentrer la Rébellion autour de sa « géographie » personnelle. En effet, si la région de Maskinongé n'a pas été un foyer patriote très actif (voir Laporte, 2004, p. 316, 319 et 323), il en va tout autrement du comté de Chambly (voir Laporte, 2004, p. 169), dont plusieurs lieux sont au cœur de l'imaginaire ferronien. Ainsi Ferron peut-il raconter l'exploit de Bonaventure Viger, qui libère deux Canadiens des mains des loyaux sur le chemin de Chambly (voir *GS*, p. 461). Il inscrit aussi cet épisode dans *Cotnoir* pour décrire le Coteau-Rouge, entre Saint-Hubert et Saint-Antoine-de-Longueuil (voir 1970, p. 33; passage cité par L'Hérault, 1980, p. 51). À en croire l'écrivain, cet événement constitue les débuts des Rébellions (voir Ferron, 2006, p. 339-340). Encore une fois, chez Ferron, l'origine est située à quelques jets de pierre de la maison de l'écrivain.

¹⁹ Olscamp (1997, p. 35) croit que Ferron a imaginé cette scène

²⁰ « Ces Anglais, je les ai regardés : n'en avais-je pas le droit? Ils étaient sur mon chemin, le chemin était étroit. [...] Quand je suis sur mon chemin, je passe. À qui sont les chemins étroits? Ils ne sont pas au roi. [...] J'ai rencontré les Anglais trop souvent. Eux aussi, quand ils sont sur leur chemin, ils passent! Pour qui se prennent-ils? Qu'ils le disent. Mais ils ne sont pas parlables. Tant pis pour eux! Parce que c'est par eux que nous parlerons, contre eux que nous nous affirmerons. » (*GS*, p. 454)

²¹ L'Hérault notait d'ailleurs : « Partant d'une recherche personnelle, d'un héritage à inventorier, [l'œuvre de Ferron] rejoint la famille, la paroisse, le comté, pour déboucher sur le pays qui, lui-même, ramène à soi. » (1980, p. 43)

On peut évoquer un dernier exemple de resserrement, de familiarisation : la relation entre le docteur Chénier et le curé de Saint-Eustache. On sait que la relation historique entre les deux hommes ne fut pas des plus chaleureuses : le 1^{er} décembre 1837, Chénier obligeait le curé Jacques Paquin à lui remettre les clés du nouveau couvent de Saint-Eustache qu'il voulait occuper (Laporte, 2004, p. 275; Paquin, 1974, p. 46); le 4 décembre, Paquin, incapable de convaincre le médecin de renoncer à la force, cherche à fuir le village. Intercepté, il est ramené à Chénier qui lui dira : « Vous nous avez nui extraordinairement; vous êtes la cause du refroidissement qu'éprouve la paroisse en ce moment-ci. Vous devriez être à notre tête quand nous irons combattre pour nous donner l'absolution. » (Laporte, 2004, p. 275-276; voir aussi Paquin, 1974, p. 48) De l'autre côté, dans le *Journal historique des événements arrivés à Saint-Eustache* qu'on attribue au curé Paquin, on dit de Chénier qu'il est « depuis longtemps bien connu par son patriotisme outré, par ses emportements et la véhémence extraordinaire des harangues révolutionnaires qu'il prononçait à chaque assemblée » (Paquin, 1974, p. 44). Ces propos ne surprennent guère : le curé Paquin était « un fervent loyal » (Laporte, 2004, p. 275), un « curé "constitutionnel" » pour le dire comme l'historien Gérard Filteau²² (2003, p. 294). L'opposition entre les deux hommes se prolongera dans la mémoire de Saint-Eustache : en 1885, on proposera la construction d'un monument en l'honneur de Chénier; le tout se conclura plutôt par l'installation, dans l'église paroissiale, d'un granit en l'honneur de l'abbé Jacques Paquin (voir Collin, 2006, p. 92-93), « qui a édifié et honoré ses paroissiens ».

²² Filteau ajoute qu'« [a]près la bataille de Saint-Denis, il refusa de chanter une messe d'action de grâces en l'honneur des vainqueurs ».

siens par ses vertus, par sa science, par ses œuvres littéraires et historiques comme par ses nombreux actes de bienfaisance²³ ». Voilà pour la réalité historique. Et dans *Les Grands Soleils?* D'entrée de jeu, celui qui n'est d'abord identifié que par sa fonction, « curé », est décrit comme « gras et sympathique » (*GS*, p. 371). Certes, il n'est pas d'accord avec la tournure des événements (voir *GS*, p. 413), ne prêche pas la violence²⁴, tente de calmer Chénier, mais il semble en définitive partager les mêmes objectifs que le médecin²⁵, même s'il se veut moins pressé que ce dernier. Il révèle à Élizabeth, la servante de Chénier : « Élizabeth, le Docteur Chénier et moi, nous étions deux amis au collège. Je sais ce qu'il pense; rien d'important ne nous sépare. Nous tendons vers le même but; nous différons par les moyens. Mais nous ne sommes pas des ennemis. » (*GS*, p. 440) Tout à coup, le processus fictionnel de resserrement permet de rapprocher les deux hommes par leur éducation, par une longue amitié ainsi que par leur patriotisme. Ce rapprochement donne des conversations sincères entre le curé et le médecin, analogues à celles qu'on retrouvera dans *Le Saint-Élias* entre le docteur Fauteux et le chanoine Tourigny²⁶ : « Prophétise à ta

²³ Plaque en granit installée à l'intérieur de l'église de Saint-Eustache.

²⁴ « Tous les moyens de résister sont permis, sauf la violence. » (*GS*, p. 453)

²⁵ Leblanc ne voit pas la relation entre les deux hommes du même œil : « Le Curé, sympathique en lui-même et sympathisant avec le docteur, auquel il donne sa bénédiction, se révèle fondamentalement loyaliste, comme tel, opposé à Chénier. » (1982, p. 440) Nous ne saurions dire ce qui permet de croire ici que le Curé est « fondamentalement loyaliste ». Nous sommes plus près de Major, parlant du curé « qui représente une "loyauté" assez douteuse à la Couronne » (1968, p. 10). Donald Smith, de son côté, l'associe à Félix Poutré, y allant même de cette interprétation qui passe, croyons-nous, à côté du personnage : « Intéressé beaucoup plus à ce que Poutré paie les cloches du baptême qu'à la révolution, il fait preuve de corruption. » (1976, p. 312)

²⁶ L'Hérault (2000, p. 110) associe aussi le curé à l'abbé Tourigny. Il rappelle également que le docteur Fauteux « avait été du parti des Patriotes, ce qui ne

guise, Luc, mais pour le moment, tout le monde ici est Patriote. » Ce à quoi le curé répondra : « Le mois prochain, tout le monde sera Chouayen. » (GS, p. 473) Il ajoutera : « De quoi te mêles-tu, Jean-Olivier? Les gens ne nous demandent pas d'être Patriotes ou Chouayens; ils ont besoin d'un curé et d'un médecin. » (GS, p. 474) Il y a plus qu'un resserrement ici : Ferron remplace le curé Jacques Paquin par un nouveau personnage, dont le prénom « Luc » vient marquer le changement. Tout se passe comme si le processus de resserrement corrigeait une erreur du passé, à savoir l'excommunication du patriote Chénier. Voici une des scènes qui précèdent la bataille :

Le Curé : Je t'ai dit ce que je devais te dire, Jean-Olivier. Je n'insiste pas. Je te garde mon amitié. Que Dieu...

Chénier : Cette excommunication te gêne! Tu n'es plus sûr de tes formules.

Le Curé : Bah! Dieu n'est pas soumis aux évêques. J'ai le droit de dire : « Que Dieu te protège! »

Chénier : Merci, Luc. Et si j'en ai le droit, je te fais le même souhait. (GS, p. 512)

Même si les mandements de Mgr Lartigue auraient dû s'interposer entre le curé et le médecin, la simplicité et la sincérité de la relation entre les deux hommes viennent à bout de la grande histoire, celle qui engendre les défaites et qui écrase les petits peuples. La familiarité et le resserrement que permet la littérature corrige l'histoire, en redessine le lit. C'est ainsi qu'à la toute fin de la pièce, le curé peut rejoindre la grande fête : « *Entrée du curé – Tous font "Ah!"* » (GS, p. 551)

plaisait guère dans le diocèse de Trois-Rivières », qu'il « est de l'Institut canadien » et que lorsque les « Papineau, les Dessaulles [*sic*], les Doutre et les Dorrion passent à Batiscahan, ils trouvent chez lui gîte et couvert ». (Ferron, 1993, p. 39)

*

* *

Ferron, dans *Les Grands Soleils*, ne cherche donc pas à se sortir du cycle afin que la libération du peuple laisse « les morts enterrer leurs morts pour réaliser son propre objet », comme le disait Marx : au contraire, il anime la grande roue, la relance, étoffe son propos en charroyant tous les récits, toutes les défaites qui, paradoxalement, s'allègent dans la longue durée. L'histoire se recentre autour d'un point qui permet une réelle appropriation du passé. Voilà l'étape nécessaire pour qu'advienne la patrie du docteur Chénier. Comme le dit Mithridate : « Voilà des siècles que la force cherchait à s'imposer à la faiblesse : elle a obtenu pour résultat que le faible s'impose au fort. Le général Colborne marchait à la défaite. C'est Chénier qui triomphe et avec lui le Fils contre le père. » (GS, p. 538)

Dans le contexte du Québec, qui a surgi tardivement dans la modernité, il aura été normal de chercher à gagner du temps, à rattraper les enseignements perdus en ralentissant le temps, à l'allonger en le retournant sur lui-même. Le passé n'avait pas été suffisamment assimilé; il a fallu revenir sur nos pas. De nouveau, Mithridate, s'adressant au Fils : « Tu as peut-être pris des détours, mais tu reviens simplement à Saint-Eustache, à vingt milles d'ici. » (GS, p. 538) Voilà qui donne tout son sens à ces mots qu'une vieille femme dit à l'enfant qui vient de naître, au début de la deuxième scène du premier acte : « Ainsi, te voici donc dans ton pays natal. » (GS, p. 393) Le grand tour est plus que jamais nécessaire, et l'alexandrin ferronien rappelle les vers du poème liminaire de *L'Homme rapaillé* : « J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant / il y a longtemps que je ne m'étais pas revu / [...] je ne suis pas revenu pour revenir / je

suis arrivé à ce qui commence » (Miron, 1998, p. 19, v. 1-2 et 6-7) On pourrait aussi penser à ces propos que Pierre Vadeboncœur tenait dans *Un génocide en douce* : « Le passé éloigne du présent, puis il permet parfois d’y rentrer avec le regard agrandi et nouveau de celui qui revient dans son pays d’un long voyage. » (1976, p. 135) Un même rapport au temps unit ces trois figures majeures de la modernité culturelle québécoise. Cela dit, il existe un risque à ne pas passer à un temps linéaire, ouvert sur un avenir sans bornes : le cycle des récits au Canada français charrie aussi des traditions mortifères — le ressentiment, la peur, le refus de soi, l’ambivalence – que l’on ne peut éliminer facilement, malgré les efforts d’un Ferron, d’un Miron ou d’un Vadeboncœur. Si ces grains ne meurent et que la roue continue à tourner, il se peut que ces traditions prennent aussi de l’ampleur, masquent les victoires érigées sur les vestiges des défaites. Après tout, le grand et long voyage qui ramène à Saint-Eustache n’a jamais été achevé. Tirons-en quelques conclusions, fussent-elles citoyennes.

Bibliographie

- ANDRÈS, Bernard. (1977), « Comment brillent encore *Les Grands Soleils* », *Voix et images*, vol. 3, n° 1, p. 147-149.
- BASILE, Jean. (1968), « Réflexion sur “Les Grands Soleils” », *Le Devoir*, 11 mai, p. 13.
- CHALVIN, Michel. (1968), « À propos des “Grands Soleils” », *Le Devoir*, 22 mai, p. 5.
- COLLIN, Marc. (2003), *Mensonges et vérités dans les Souvenirs de Félix Poutré*, Québec, Éditions du Septentrion.
- . (2006), « Autour de Chénier : les Rébellions et la conscience historique canadienne et québécoise », thèse de doctorat en histoire, Québec, Département d'histoire, Université Laval.
- DASSYLVA, Martial. (1968), « *Grands Soleils* et basse messe », *La Presse*, 29 avril, p. 24.
- . (1977), « Une meilleure présentation des *Grands Soleils* », *La Presse*, 23 juillet, p. D2.
- DAVID, Laurent-Olivier. (1937) [1884], *Les Patriotes de 1837-1838*, Montréal, Librairie Beauchemin.
- FAUTEUX, Aegidius. (1950), *Patriotes de 1837-1838*, Montréal, Les Éditions des Dix.
- FERRON, Jacques. (1970), *Cotnoir*, suivi de *La Barbe de François Hertel*, Montréal, Éditions du Jour.
- . (1985), *Lettres aux journaux*, Montréal, VLB éditeur.
- . (1987), *La Conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*, préface de Pierre Vadeboncœur, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur.

- (1990), *Les Grands Soleils*, dans *Théâtre I*, préparation de l'édition et introduction de Jean Marcel, Montréal, L'Hexagone.
 - (1990), *Les Confitures de coings*, suivi de *L'appendice aux Confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell*, Montréal, Typo.
 - (1993), *Le Saint-Élias*, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Roger Blanchette, préface de Pierre L'Hérault, Montréal, Typo.
 - (2006), *Chroniques littéraires 1961-1981*, édition préparée par Luc Gauvreau et préface de Ginette Michaud, Montréal, Lanctôt, coll. « Cahiers Jacques-Ferron ».
 - et Pierre L'Hérault (1997), *Par la porte d'en arrière. Entretiens*, avec la collaboration de Patrick Poirier pour l'établissement du texte et Marcel Olscamp pour les notes, Montréal, Lanctôt Éditeur.
- FILTEAU, Gérard. (2003), *Histoire des patriotes*, introduction de Gilles Laporte, Québec, Éditions du Septentrion.
- FRÉCHETTE, Louis. (1908), *La Légende d'un peuple*, avec une préface de Jules Claretie, édition définitive, revue, corrigée et augmentée, illustrations d'Henri Julien, Montréal, Librairie Beauchemin.
- GARNEAU, François-Xavier. (1852), *Histoire du Canada. Depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, t. IV, Québec, Imprimé par John Lowell, rue de la Montagne.
- GODIN, Jean-Cléo et Laurent MAILHOT. (1988), *Théâtre québécois I*, nouvelle édition, présentation d'Alonzo Leblanc, Montréal, BQ.
- GRANDPRÉ, Pierre de. (1969), *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, t. IV.

- HAMEL, Jean-François. (2006), *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minit.
- HARTOG, François. (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle ».
- L'HÉRAULT, Pierre. (1980), *Jacques Ferron cartographe de l'imaginaire*, Montréal, PUM.
- . (2000), « *Les Grands Soleils* de Ferron : une lecture de Fréchette », dans Patrick Poirier (dir.), *Jacques Ferron : autour des commencements*, édition préparée et présentée par Brigitte Faivre-Duboz, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron », p. 81-121.
- LANCTÔT, Gustave. (1948), *Faussaires et faussetés en histoire canadienne*, préface de Robert de Roquebrune, Montréal, Éditions Variétés.
- LAPORTE, Gilles. (2004), *Patriotes et loyaux, Leadership régional et mobilisation politique en 1837 et 1838*, Québec, Éditions du Septentrion, 2004.
- LAVOIE, Michelle. (1969), « Jacques Ferron ou le prestige du verbe », *Études françaises*, vol. 5, n° 2, p. 185-193.
- LEBLANC, Alonzo. (1982), « *Les Grands Soleils*, drame de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III : 1940-1959, Montréal, Fides, p. 438-443.
- MAJOR, André. (1968), « Le folklore de notre humiliation », *Le Devoir*, 30 avril, p 10.
- MARX, Karl. (1976). *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions sociales.
- MERCIER, Andrée. (1999), « *Historiettes* (1969), de Jacques Ferron. L'historiographie au risque de la littérature », dans François Dumont (dir.), *La Pensée composée. Formes de recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota bene.

- MESSIER, Alain. (2002), *Dictionnaire encyclopédique et historique des Patriotes 1837-1838*, Montréal, Guérin.
- MIRON, Gaston. (1998), *L'Homme rapaillé*, troisième édition, version définitive, préface de Pierre Nepveu, Montréal, Typo, 1998.
- OLSCAMP, Marcel. (1997), *Le Fils du notaire. Jacques Ferron 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain*, Montréal, Fides.
- PAQUIN, Jacques. (1974), *Journal historique des événements arrivés à Saint-Eustache, pendant la Rébellion du Comté du Lac des Deux-Montagnes. Depuis les soulèvements commencés à la fin de novembre, jusqu'au moment où la tranquillité fut parfaitement rétablie*, Montréal, John Jones, 1888, repris dans Maximilien Globensky, *La Rébellion de 1837 à Saint-Eustache*, présenté par Hubert Aquin, Montréal, Éditions du Jour, p. 39-230.
- POUTRÉ, Félix. (1884), *Échappé de la potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État canadien en 1838*, deuxième édition, illustrée, Montréal, C.O. Beauchemin et fils, libraires-imprimeurs.
- ROBERT, Lucie. (2003), « L'art de transformer une défaite en victoire. La représentation des Rébellions dans le théâtre de Louis Fréchette », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 12, n^o 1, automne 2003, p. 16-27.
- SMITH, Donald. (1976), « Un théâtre mythique. "Les Grands soleils" et "La Tête du roi" », *Études françaises*, vol. 12, n^{os} 3-4, p. 293-341.
- VADEBONCŒUR, Pierre. (1976), *Un génocide en douce*, Montréal, L'Hexagone/Parti pris.

Résumé

Dans sa pièce *Les Grands Soleils* (1958 et 1968), Jacques Ferron tend à récupérer l'héritage de la rébellion de 1837. Conscient qu'on ne saurait se dégager d'un certain temps cyclique qui prévaut au Québec, l'écrivain cherche à créer des formes neuves à même les matériaux de la tradition. Pour ce faire, on constate chez Ferron une sorte de logique qui permet l'appropriation du passé et la libération de son potentiel révolutionnaire : *l'esthétique du resserrement*. Ferron rapproche les hommes de toutes les époques, les *concentre* — pour parler comme Laurent Mailhot — jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'un centre, qu'une sorte de soleil irradiant. Les défaites s'y transforment en victoires.

Abstract

Jacques Ferron's play *Les Grands Soleils* (1958 and 1968) is looking for the 1837 Rebellion's legacy. Although a sort of cyclic vision of time in Quebec, the writer wants to create new forms on the basis of tradition. Ferron liberates revolutionary strength ties with legacies from the past in the way of an *esthétique du resserrement*. He brings together and melts down people from all ages, until to obtain a kind of shining sun. Defeats could become victories.